

## XIII

### DISCOURS, *SMALL STORIES* ET IDENTITÉS D'ADOLESCENTS<sup>1</sup>

par Michael Bamberg

Dans leurs commentaires, Avril Thorne et Rogers Hall<sup>2</sup> se montrent critiques, mais leurs critiques sont formulées de façon constructive et utile – le fait est rare dans le genre des discussions académiques. Je reprendrai ici deux des questions qu'ils évoquent : premièrement, les problèmes qui se posent lorsqu'on travaille sur des transcriptions ; deuxièmement, la notion de récit.

#### I. DISCOURS, INTERPRÉTATION DU DISCOURS ET TRAVAIL SUR DES TRANSCRIPTIONS

Les deux commentateurs suggèrent une autre interprétation possible des actions/interactions des participants. Ils se demandent si on ne peut pas interpréter le silence ou le non-engagement de certains participants

---

1. Cet article a été publié en anglais sous le titre « Talk, Small Stories, and Adolescent Identities » dans *Human Development*, vol. 47, n° 6, 2004, p. 1-4. Il est reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur, S. Karger AG, Bâle. Michael Bamberg tient à préciser que cet article, comme le suivant, a une valeur de témoignage et que la *small stories research* a atteint aujourd'hui un degré d'élaboration bien supérieur, notamment en lien avec le concept de positionnement (*N.d.T.*).

2. Voir M. Bamberg, « We are Young, Responsible, and Male : Form and Functions of "Slut Bashing" in the Identity Constructions in 15-Year-Old Males », *Human Development*, n° 47, 2004, p. 331-353, et « Responses by Avril Thorne and Rogers Hall », *ibid.* (*N.d.T.*).

comme une contre-stratégie, voire comme un acte de résistance par rapport à ce que j'appelle le *slut bashing*<sup>3</sup> et que je considère comme l'activité dominante du groupe<sup>4</sup>. De prime abord, j'ai été surpris par cette interprétation, parce que j'avais travaillé sur des transcriptions d'interactions enregistrées et que j'avais pu voir de mes yeux comment les participants communiquaient par leurs expressions faciales et leurs attitudes corporelles, et comment ils se trouvaient engagés les uns par rapport aux autres. Mais ce qui est en jeu est une question plus large. La transcription des interactions corporelles est un problème théorique et méthodologique très important, que je n'aborde pas (pour des raisons de commodité) dans ma contribution. C'est ce qui explique que Thorne et Hall (ainsi que d'autres lecteurs) puissent interpréter comme un signe de non-complicité le fait que certains participants ne s'impliquent pas dans l'activité de *slut bashing*. Ce n'est pas non plus sans rapport avec le débat Schegloff-Weherell-Engeström<sup>5</sup> auquel Hall fait très justement allusion. Je fais une brève mise au point ici.

Lorsque nous nous livrons à une transcription, nous adoptons une conception du discours comme langue – comparable à celle que nous rencontrons dans les textes écrits et les interprétations littéraires. Selon cette conception, nous entendons des « mots » et des « phrases » simplement parce que l'écrit est devenu notre seconde nature et que c'est à l'écrit que les mots et les unités syntaxiques sont délimités de telle sorte que nous pouvons les voir de nos yeux. Mais en réalité, les actions et les interactions orales sont limitées à la situation immédiate des interlocuteurs : cette « étroitesse de la situation dialogique<sup>6</sup> » est modifiée lorsque nous la fixons dans des enregistrements et que nous

---

3. Littéralement, le « dénigrement des salopes » (*N.d.T.*).

4. Le groupe d'adolescents étudié (*N.d.T.*).

5. Voir Emanuel A. Schegloff, « Whose Text? Whose Context? », *Discourse and Society*, vol. 8, n° 2, 1997, p. 165-187, et « Reply to Weherell », *Discourse and Society*, vol. 9, n° 3, 1998, p. 413-416; Margaret Weherell, « Positioning and Interpretative Repertoires : Conversation Analysis and Post-Structuralism in Dialogue », *Discourse and Society*, vol. 9, n° 3, 1998, p. 387-412; Yrjö Engeström, « Communication, Discourse an Activity », *The Communication Review*, vol. 3, n° 1-2, 1999, p. 165-185. Le débat concerne le traitement du contexte dans l'analyse critique du discours et l'analyse conversationnelle (*N.d.T.*).

6. Voir Mark Freeman, « The Matter of the Text », *Narrative Inquiry*, vol. 14, n° 1, 2004, p. 29-43. (Les références bibliographiques données comme « à paraître » dans l'article original sont actualisées [*N.d.T.*].)

la traduisons sous la forme d'un texte écrit. Ce qui peut être « perdu dans la traduction », c'est la non-fixité, la fugacité, la négociabilité de la situation interactive dans son ensemble. Ce qui se trouve privilégié au contraire, c'est le monde des intentions individuelles qui sont « à l'arrière-plan » des contributions des individus dans leurs tours de parole<sup>7</sup>. On a beau inclure dans la transcription les moindres détails observés, comme les pauses (ou le fait pour un participant de « rester silencieux<sup>8</sup> »), les intonations, les gestes, les regards, etc., on ne parvient pas à contrebalancer cette dimension de traduction. Pour tenir compte de ce problème, j'insiste dans mon analyse sur le fait que le discours est toujours une activité et non, comme Yrjö Engeström semble le suggérer, un objet d'une nature différente qui serait simplement « situé » dans cette activité (parmi d'autres ou parallèlement à d'autres « formes d'information<sup>9</sup> »).

Dans cet ordre d'idées, je serais tenté de recommencer l'analyse des mêmes données mais avec une orientation légèrement différente. Je me concentrerais sur l'analyse de documents visuels, plutôt que de transcriptions. Et cette fois, je ferais passer à l'arrière-plan l'activité de *slut bashing* et la complicité des co-narrateurs<sup>10</sup> qui y participent. Dans ce passage à une nouvelle forme de transcription qui conserverait les images visuelles « réelles », je m'intéresserais plutôt aux stratégies employées par tous les participants (y compris le modérateur) à la

---

7. Voir M. Bamberg, « Narrative Discourse and Identities », in Jan Christoph Meister (dir.), *Narratology beyond Literary Criticism : Mediality, Disciplinarity*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, coll. « Narratologia », 2004, p. 213-237. (Voir *supra* n. 6 [N.d.T.] )

8. Naturellement, « rester silencieux » est très différent de « s'arrêter de parler » ou de « ne pas prendre immédiatement la parole à son tour », parce que cela nécessite une forme de posture intentionnelle. Cela représente une action qui a la forme suivante : « Ici, j'aurais pu dire quelque chose, mais j'ai décidé de le garder pour moi ». Quand nous, interprètes, faisons ce genre d'inférence, nous sommes en plein dans le travail de localisation des participants entre les positionnements de niveau 2 et de niveau 3. [M. Bamberg distingue le positionnement de niveau 1 ou positionnement au niveau de l'histoire, le positionnement de niveau 2 ou positionnement au niveau de l'interaction et le positionnement de niveau 3 ou positionnement vis-à-vis de soi-même (N.d.T.)]

9. Voir R. P. Hall, « Attaching Self and Others to Social Categories as an Interactional and Historical Achievement », *Human Development*, vol. 47, n° 6, 2004, p. 354-360.

10. Angl. *tellers* (dans *co-tellers*). Je traduis de la même façon *storytellers* plus loin (N.d.T.).

fois pour faire durer l'interaction et, dans ce processus, pour faire quelque chose de beaucoup plus complexe. Au lieu de mettre en avant la construction de l'activité de *slut bashing* par un groupe homogène, je pourrais également faire ressortir les ambivalences et les ambiguïtés qui caractérisent l'accomplissement et la gestion de soi opérés par les participants. Dans ce type d'analyse, les interactants seraient étudiés de façon approfondie pour leurs capacités d'ajustement et leurs marges de manœuvre « entre complicité et résistance<sup>11</sup> ». Mais le fait que nous puissions montrer des documents visuels propres à étayer l'analyse ne m'empêche pas de réaffirmer que l'analyse interprétative pourrait très bien, au bout du compte, rester « non concluante ».

## II. RÉCITS – BIOGRAPHIES ET *SMALL STORIES*

L'opposition faite par Thorne entre mon « approche socialement située de l'identité mise en récit » et les approches plus traditionnelles des récits de vie ou approches biographiques ouvre une autre problématique intéressante. J'ai délibérément voulu compléter et enrichir les travaux des biographes sur les récits amples par ce que j'ai appelé l'analyse des « *small* » stories – ces récits que nous faisons en passant, dans notre fréquentation quotidienne des autres, et que je considère comme les « vrais » récits de la vie vécue<sup>12</sup>. Dans cette approche, le sujet est de nature beaucoup plus « sociale », au sens de Mikhaïl Bakhtine et de Lev Vygotsky. Mais cette approche écarte clairement une conception du sujet qui pourrait aussi être qualifiée de « sociale », mais dans un autre sens : à savoir, un sujet qui rassemble de façon réflexive les récits possibles qui peuvent être racontés comme des épisodes narratifs de sa propre vie. Bien que cette activité relève davantage de l'accomplissement individuel, elle n'est rendue possible qu'en s'appuyant sur une matrice sociale de récits de vie possibles, connus ou imaginés. Thorne plaide pour une articulation de ces deux approches et de ces deux conceptions du sujet, et je suis d'accord avec lui : c'est le but que

---

11. Voir M. Bamberg, « Considering Counter Narratives », in M. Bamberg et Molly Andrews (dir.), *Considering Counter Narratives : Narrating, Resisting, Making Sense*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, coll. « Studies in Narrative », 2004, p. 351-371.

12. Voir à nouveau M. Bamberg, « Narrative Discourse and Identities », art. cit.

nous devons poursuivre. Cependant, l'entreprise est malaisée. Il y a des obstacles et, à ce stade du moins, je ne sais pas si et comment ils peuvent être contournés.

Je commencerai par expliquer brièvement la notion de construction narrative du moi dans les approches traditionnelles. Les actions consistant à sélectionner certains épisodes de la vie vécue et à les enchaîner de telle sorte qu'ils semblent former plus qu'une simple liste nécessitent une familiarité avec ce type de pratique sociale. L'action de sélectionner des épisodes dans le but de commenter et de réfléchir rétrospectivement sur certains aspects de la vie vécue nécessite aussi d'être capable de trier ces récits et de les isoler des environnements sociaux dans lesquels ils ont été socialement partagés. Ce genre de pratique est basé sur des traditions socioculturelles et des pratiques institutionnalisées<sup>13</sup>, et le sujet qui est créé à travers ces pratiques socioculturelles est un sujet réflexif : un sujet qui est capable de revenir en arrière, de choisir dans l'ensemble des épisodes ceux qui sont racontables, enfin d'organiser ces épisodes selon une thématique générale qui leur donne une cohérence plus ou moins grande. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette approche des récits privilégie une conception de la personne comme un tout et une forme simple. Les erreurs et les incohérences, qui sont toujours possibles dans les récits de vie, sont considérées comme des signes de désorganisation. Les enfants et les jeunes adolescents semblent tout simplement ne pas avoir assez de pratique pour répondre à ce genre de défi, ce qui les place dans le moment développemental de « non encore adultes ».

À l'opposé de ces approches traditionnelles, nous considérons les petits récits de la vie quotidienne comme le lieu privilégié dans

---

13. La question de savoir dans quelle mesure ces pratiques se sont développées en tant que sous-ensembles des pratiques de littératie est une question intéressante (voir par exemple Norbert Elias, Michael Schröter, Edmund Jephcott, *Involvement and Detachment*, Londres, Blackwell, 1987; Jack Goody, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977; Jack Goody et Ian Watt, « The Consequences of Literacy », in J. Goody [dir.], *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968, p. 27-68; Walter Ong, *Orality and Literacy: The Technologizing of the Word*, Londres, Methuen, 1982). [Deux de ces ouvrages existent en traduction française : J. Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, et W. Ong, *Oralité et écriture. La technologie de la parole*, trad. Hélène Hiessler, Paris, Les Belles Lettres, 2014 (N.d.T.).]

lequel les co-participants à une conversation cherchent et trouvent les moyens de surmonter les problèmes de l'interaction et de construire des représentations d'eux-mêmes d'une façon qui soit interactivement utile. Nous nous référons dès lors à une conception du sujet et de l'identité d'une tout autre sorte. Au lieu de considérer que les récits sont intrinsèquement orientés vers la cohérence et l'authenticité, et que les incohérences et les erreurs constituent une nuisance analytique, nous faisons de ces dernières l'élément le plus intéressant de notre enquête. Elles permettent d'examiner comment les narrateurs font advenir et gèrent leur sentiment d'eux-mêmes dans des contextes qui nécessitent un compte rendu interactif. Considérés de cette façon, ces phénomènes n'apparaissent plus comme des contradictions ou des incohérences, mais plutôt comme des ouvertures permettant à l'analyste d'observer la façon dont ces interventions multiples et ces micro-effets rhétoriques sont utilisés pour élaborer des revendications d'identité complexes, communicables, multidimensionnelles<sup>14</sup>. Il est clair que les aspects de la personne qui sont ici privilégiés sont ceux qui orientent vers un fondement inorganisé, fragmentaire et fugace, du moi, plutôt que vers la personne appréhendée comme un tout et une forme simple.

Ces deux notions différentes du récit, l'une orientée vers les vies organisées, l'autre localisée dans les micro-discours, les bavardages, qui jouent néanmoins un rôle instrumental de premier plan dans le travail identitaire ponctuel, n'ont pas été jusqu'à présent suffisamment différenciées, et encore moins articulées, comme le souligne à juste titre Thorne. La suggestion que fait Hall de collecter un plus grand nombre de ces *small stories-in-interaction* présentes dans la « vie réelle », avec les mêmes participants, mais à différents moments et dans différents lieux, pourrait ouvrir une voie de recherche prometteuse dans le domaine du développement de l'identité. C'est du reste exactement ce que nous essayons de faire. Ce qui m'intéresse tout particulièrement, au moins à ce stade, est moins de recueillir des informations sur des « moi » cohérents que de souligner la différence qu'il y a à situer les positionnements identitaires dans les pratiques interactives quotidiennes et leur performance (au lieu de s'intéresser aux identités accomplies

---

14. Voir Neill Korobov et M. Bamberg, « Positioning a "Mature" Self in Interactive Practices : How Adolescent Males Negotiate "Physical Attraction" in Group Talk », *British Journal of Developmental Psychology*, vol. 22, n° 4, 2004, p. 471-492.

dans le cadre d'un processus de réflexion et d'abstraction). C'est là une perspective que les théories et les recherches dans le domaine du développement de l'identité n'ont pas assez adoptée dans le passé, car elles se sont trop concentrées sur ce qui est permanent et elles se sont souvent appuyées sur une seule « prise de vue » sous la forme d'un unique entretien<sup>15</sup>. Comme Hall, je suis persuadé que les recherches qui se basent sur différentes « prises de vue », sous différents angles et dans différentes situations, peuvent apporter des modifications dans la conceptualisation de nos capacités de construction de sens et de narrativisation de façon beaucoup plus minutieuse et avec une efficacité plus grande. Je pense que cette évolution pourrait être très intéressante pour les chercheurs dans le domaine du développement humain.

---

15. Voir Elliot G. Mishler, « Historians of the Self : Restorying Lives, Revising Identities », *Research in Human Development*, vol. 1, n° 1, 2004, p. 101-121, pour une excellente proposition concernant les moyens de développer cette perspective.



## XIV

### *BIG STORIES OU SMALL STORIES :* LES RAISONS DE S'Y INTÉRESSER<sup>1</sup>

par Michael Bamberg

Il y a déjà dans ce volume<sup>2</sup> deux contributions qui débattent de l'opposition entre *small stories* et *big stories* du point de vue des approches narratives<sup>3</sup>. Il semble que les arguments pour et contre aient été exposés et que les lecteurs soient à même de tirer leurs propres conclusions. Dès lors, on pourrait se demander s'il est bien nécessaire d'ajouter une nouvelle prise de position sur ce sujet. Ma réponse est que la controverse ne porte pas seulement et même pas réellement sur l'opposition entre *small stories* et *big stories*, ni sur le rôle de la réflexion et de la distance dans la narration et les analyses narratives – et elle ne porte pas du tout sur la question de savoir si les récits « sont condamnés à falsifier le passé », comme le suggère Mark Freeman<sup>4</sup>. Je ne pense pas non plus que la recherche sur le récit de vie ou recherche biographique soit en danger. Bien au contraire : elle est vivante et se porte bien – un peu trop

---

1. Cet article a été publié en anglais sous le titre « Stories : Big or Small : Why Do We Care? » dans *Narrative Inquiry*, vol. 16, n° 1, 2006, p. 139-147, et repris dans Michael Bamberg (dir.), *Narrative – State of the Art*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, coll. « Studies in Narrative », 2007, p. 165-174. Il est republié ici avec un soutien financier de 175 € de Clark University (insertion à la demande de Clark University) (*N.d.T.*).

2. Voir *supra* n. 1 (*N.d.T.*).

3. Alexandra Georgakopoulou, « Thinking Big with Small Stories in Narrative and Identity Analysis » et Mark Freeman, « Life “On Holiday”? In Defense of Big Stories », in M. Bamberg (dir.), *Narrative – State of the Art*, *op. cit.*, resp. p. 145-154 et 155-163.

4. « Life “On Holiday”? », art. cit., p. 155.

bien, à mon avis –, car elle semble se reposer sur des affirmations qui ne font pas avancer l'analyse narrative mais la tirent plutôt en arrière.

Cependant, Freeman a raison lorsqu'il constate qu'il y a un intérêt croissant dans le domaine de l'analyse narrative – comme en témoignent les chapitres rassemblés dans ce volume<sup>5</sup> – pour l'étude des pratiques narratives : les contextes dans lesquels s'inscrivent les récits, la façon dont ils sont composés, leurs performances et la *small stories research* semblent tous faire partie de ce projet global. Par conséquent, la distinction entre *big stories* et *small stories* n'est pas une distinction artificielle, et derrière ce débat se cachent peut-être différents agendas de recherche – des agendas que nous devons détailler et préciser avant de déterminer si nous pouvons réconcilier les *big stories* et les *small stories* et décider de la façon dont nous allons nous engager dans de nouvelles investigations narratives, en particulier empiriques, qui traverseraient les lignes. Mon but dans cette contribution est de faire ressortir certaines différences entre les deux approches.

Je commencerai par citer un bref extrait d'un entretien réalisé récemment par Kate Bolik avec l'écrivaine Francine du Plessix Gray, publié dans le *Boston Globe*<sup>6</sup>. Du Plessix Gray a été la lauréate du premier prix du National Book Critics Circle, qui a fini par accepter que l'autobiographie puisse constituer une catégorie de prix séparée. Dans l'entretien avec Bolik, Du Plessix Gray décrit l'autobiographie<sup>7</sup> comme une « forme typiquement américaine ». Pour expliquer sa récente popularité, elle présente la différence entre le roman et l'autobiographie de la façon suivante :

Les romans nous tiennent à distance. Je perçois les souffrances et les tribulations de l'enfance de façon beaucoup plus immédiate dans l'autobiographie de McCarthy<sup>8</sup> que dans un roman sur les problèmes du passage de l'enfance

---

5. Voir *supra* n. 1 (N.d.T.).

6. Kate Bolik, « Q & A : Francine du Plessix Gray », *The Boston Globe*, 19 mars 2006. Disponible en ligne : <[http://archive.boston.com/ae/books/articles/2006/03/19/qa\\_francine\\_du\\_plessix\\_gray/](http://archive.boston.com/ae/books/articles/2006/03/19/qa_francine_du_plessix_gray/)>.

7. Angl. *autobiography/memoir*. L'opposition entre *autobiography* et *memoir* est courante dans le milieu éditorial américain (N.d.T.).

8. Mary McCarthy. Voir notamment *Memories of a Catholic Girlhood* (1957) et *How I Grew* (1987), en français *Mémoires d'une jeune catholique* (1986) et *Comment j'ai grandi* (1990) (N.d.T.).

à l'âge adulte. L'autobiographie<sup>9</sup> est moins médiée que le roman et ressemble plus à la relation patient-médecin : l'écrivain est sur le divan, il parle ; vous, le médecin, vous lisez avec passion et intérêt, vous écoutez, comme doivent écouter les bons médecins, et en même temps vous faites passer ce que vous entendez – comme devrait le faire tout bon médecin – au crible de votre propre conscience, mémoire, expérience<sup>10</sup>.

Ce qui est intéressant dans l'explication de Du Plessix Gray est l'aspect d'immédiateté qui caractérise les autobiographies écrites et plus encore, probablement, les récits oraux dits d'expérience personnelle, qui s'emparent ainsi et prennent possession du lecteur ou du public. La comparaison qu'elle fait entre la relation auteur-lecteur et la relation patient-médecin (ou client-thérapeute) peut surprendre dans la mesure où elle remplace la métaphore traditionnelle enseignant-élève ou expert-novice et qu'elle inverse les rôles : l'accent est mis sur l'empathie (plutôt que sur le désir de savoir) en tant que guide dans le processus de lecture ou d'écoute. L'empathie en tant que motivation première de la lecture et de l'écoute requiert des conditions différentes de celles de la recherche d'information ; elle implique aussi de prêter une attention différente à l'auteur/au locuteur et à leur performance ou à leur transmission de *ce sur quoi* porte leur relation orale ou écrite. Les expériences passées qui sont partagées dans une autobiographie<sup>11</sup> ou un récit de vie doivent être *révélées, rendues publiques* – d'une façon particulière et dans un style empathique particulier – pour avoir du succès.

James Phelan oppose la narratologie (qui a une orientation rétrospective) et la futurologie (qui propose une vision prospective)<sup>12</sup>. Naturellement, en tant que narratologue, il se place du côté de ceux qui ont une orientation rétrospective – mais la question reste posée de savoir si le récit doit nécessairement être orienté de cette façon. J'aurais tendance à répondre oui, si nous considérons que le principal intérêt du récit réside dans son contenu, c'est-à-dire dans *ce sur quoi* les locuteurs/scripteurs font porter leur discours. Il semble que ce soit

---

9. Angl. *memoir* (N.d.T.).

10. K. Bolik, art. cit.

11. Angl. *memoir* (N.d.T.).

12. Voir « Rhetorical Aesthetics and Other Issues in the Study of Literate Narrative », in M. Bamberg (dir.), *op. cit.*, p. 103-112.

le point de départ de Freeman et d'un certain nombre de chercheurs dans le domaine de l'analyse narrative traditionnelle. Cependant, si nous considérons la narration comme une activité qui prend place dans des interactions entre des gens (et Phelan va exactement dans ce sens lorsqu'il met l'accent sur la conception rhétorique des récits), nous nous intéressons davantage au présent du « moment où l'on raconte ». C'est le moment de la narration en tant qu'il est à la fois une réaction au passé immédiat de l'interaction et un moment orienté prospectivement, puisqu'il anticipe une réponse de la part du public. Ainsi, c'est la part prise dans la conception du récit par le public qui permet au récit, comme on l'a dit, de s'emparer et de prendre possession. Il vise à agir sur le public, le pire qui puisse arriver à un récit étant de rester « sans réponse<sup>13</sup> ».

Cet aspect du récit est au centre de la contribution d'Amy Shuman à ce volume<sup>14</sup>. Shuman propose d'étudier les récits en tant qu'interactions et rappelle que « le plus grand défi pour l'étude des récits d'expérience personnelle est toujours d'éviter l'amalgame entre l'expérience et le personnel d'un côté, l'authentique et le réel de l'autre, et en même temps d'essayer de comprendre pourquoi on est tellement tenté de le faire<sup>15</sup> ». Dans le même ordre d'idées, Jan Blommaert définit le récit comme « une forme d'action, de performance » et ajoute que « les significations qu'il produit sont les effets de cette performance », « Le contenu [...] est un effet de l'organisation formelle d'un récit<sup>16</sup> ». De la même façon, Mary et Ken Gergen tracent une ligne claire entre deux approches du récit, entre « les récits en tant que structures ou schémas cognitifs à travers lesquels nous comprenons le monde » et « les récits en tant

---

13. La propriété qu'ont certains récits de rester sans réponse, envisagée en termes de contenu et d'organisation formelle, est généralement évoquée par l'adjectif *pointless* [lit. « qui n'a pas de *point*, de raison d'être » – le terme *point* est emprunté à William Labov (*N.d.T.*)]. Notons toutefois qu'il ne s'agit peut-être que de deux aspects de ce qui est produit dans l'interaction – pour les besoins du travail relationnel qui y a lieu. C'est la raison pour laquelle j'hésite à suivre Jerome Bruner quand il oppose « l'étude du récit [...] en tant que mode de pensée et d'organisation temporelle/causale de l'expérience » et « le mode d'organisation des conversations et autres pratiques similaires » (communication personnelle, courriels du 16 janvier et du 1<sup>er</sup> mars 2006).

14. « Entitlement and Empathy in Personal Narrative », in M. Bamberg (dir.), *op. cit.*, p. 175-184.

15. *Ibid.*, p. 181. Voir aussi A. Shuman, *Other People's Stories : Entitlement Claims and the Critique of Empathy*, Urbana, IL, University of Illinois Press, 2005.

16. J. Blommaert, « Applied Ethnopoetics », in M. Bamberg (dir.), *op. cit.*, p. 216.

qu'actions discursives<sup>17</sup> ». Liz Stokoe et Derek Edwards partent de la même opposition et proposent d'étudier « ce que les gens *font* quand ils racontent des histoires, et par conséquent, ce que les récits *sont conçus* pour faire<sup>18</sup> ». Ils montrent en s'appuyant sur de brefs exemples « *comment* les histoires sont racontées – comment elles s'enchaînent et sont gérées, à chaque tour de parole, dans les interactions – et *quelles* actions conversationnelles sont accomplies par le biais de leur narration (par exemple, se plaindre, se justifier, flirter, témoigner, etc.)<sup>19</sup> ».

D'autres contributeurs de ce volume soulèvent des questions étonnamment semblables en se tournant vers et en soulignant fortement la dimension contextuelle et située de la narration, considérée en tant qu'activité ou ensemble d'activités fonctionnellement enchâssées dans les pratiques socioculturelles. C'est ainsi que ces activités peuvent devenir interprétables et analysables sous l'angle de ce qu'elles accomplissent. Une partie de leur intérêt est aussi qu'elles indiquent qui est le locuteur/scripteur, de quelle position il ou elle parle/écrit et dans quel but. En bref, les récits ne peuvent pas être considérés et interprétés uniquement sous l'angle de ce qui est dit et raconté. Ils doivent plutôt être *analysés*, et cette analyse doit se faire en partant de ce que nous avons, à savoir les formulations elles-mêmes et la prestation orale/le style. L'analyse doit travailler avec cela si elle veut comprendre comment le « sentiment de soi » ou l'« identité » est transmise et signifiée. Je me propose de développer un peu ces considérations ici.

## I. LA TEXTUALISATION

Pour préciser ce qu'Alexandra Georgakopoulou a appelé (de façon tout à fait appropriée, selon moi) « la seconde vague de l'analyse narrative » et ce qui semble émerger actuellement comme un « “nouveau” tournant narratif<sup>20</sup> », nous avons explicitement désigné l'histoire et la prédominance des *big stories* dans le champ de l'analyse narrative comme

---

17. M. M. et K. J. Gergen, « Narratives in Action », *ibid.*, p. 140.

18. L. Stokoe et D. Edwards, « Story Formulations in Talk-in-Interaction », *ibid.*, p. 69.

19. *Ibid.*, p. 70.

20. Art. cit., p. 146 et 152.

un obstacle potentiel au développement d'approches alternatives<sup>21</sup>. La réponse de Freeman<sup>22</sup> – et sa défense des *big stories*, qui sont aux *small stories* ce que « la vie en vacances » est à la vie quotidienne – fournit l'occasion de préciser les différences entre les approches traditionnelles et ce que nous avons à l'esprit lorsque nous parlons d'un « nouveau » tournant dans le domaine de l'analyse narrative.

Le fait que Freeman<sup>23</sup> appelle ces deux orientations respectivement « expressiviste » et « productiviste<sup>24</sup> » est très révélateur. Selon lui, les expressivistes étudient les gens, à qui ils demandent : « Racontez-moi votre histoire ». Les récits qui en résultent, envisagés sous l'angle de leur contenu, sont censés parler d'eux-mêmes. Au contraire, les productivistes se définissent par l'intérêt qu'ils portent au langage des gens : ce qu'ils analysent, c'est leur *discours* – ou plutôt, comme Georgakopoulou et moi serions tentés d'ajouter, ce que les gens *font* de leur discours – et plus précisément, comment ils réalisent ce qu'on peut appeler le sentiment de soi, en se livrant à un discours narratif. Plus précisément encore, les productivistes analysent ces moments où les gens ont recours aux récits avec pour objectif de déterminer qui ils sont. C'est là une chose importante, même si elle semble très difficile à réaliser et à intégrer dans les approches traditionnelles.

Je crains que le cadre herméneutique adopté par la majorité des chercheurs dans le domaine de l'analyse narrative traditionnelle ne rende cette perception particulièrement difficile. Disons-le franchement :

---

21. Voir M. Bamberg, « Biographic-Narrative Research, Quo Vadis? A Critical Review of “Big Stories” from the Perspective of “Small Stories” », in Kate Milnes, Christine Horrocks, Nancy Kelly, Brian Roberts et David Robinson (dir.), *Narrative, Memory and Knowledge : Representations, Aesthetics and Contexts*, Huddersfield, University of Huddersfield Press, 2006, p. 63-79; A. Georgakopoulou, art. cit. ; « Small and Large Identities in Narrative (Inter-)Action », in Anna De Fina, Deborah Schiffrin et Michael Bamberg (dir.), *Discourse and Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 83-102; A. Georgakopoulou et M. Bamberg, « Small is Beautiful : Small Stories as a New Perspective in Narrative Analysis », communication présentée à la 9<sup>e</sup> International Pragmatics Association Conference, Riva del Garda, Italie, 2005.

22. « Life “On Holiday”? », art. cit.

23. Dans « Identity and Difference in Narrative Interaction : A Commentary », *Narrative Inquiry*, vol. 13, n° 2, p. 331-346; voir aussi A. Georgakopoulou, art. cit., p. 148.

24. Comme A. Georgakopoulou l'a déjà souligné dans sa contribution à ce volume [le volume édité par M. Bamberg; voir A. Georgakopoulou, art. cit. (*N.d.T.*)], le terme est très malheureux.

le grand mérite des approches herméneutiques est de dire, et nous n'avons rien contre cette idée, que les expériences, les vies, les personnes sont – ou mieux, doivent être considérées comme – interprétables, ces interprétations nécessitant naturellement une perspective. Cependant, le fait de considérer en même temps les expériences, les actions, les vies, les personnes comme des *textes*<sup>25</sup>, lesquels peuvent être lus exactement de la même manière que nous lisons des textes narratifs, peut paraître très réducteur. Qu'en est-il des personnes en tant qu'agents responsables? En tant qu'agents sociaux, interagissant avec d'autres agents? Enfin et surtout, qu'en est-il de la nature interactive et sociale de *l'action même de raconter*, que l'entretien narratif traditionnel essaie de réduire au minimum pour que le texte ne soit pas « contaminé » par l'élaboration de stratégies interactives, contextuellement situées<sup>26</sup>?

Ce n'est pas que Freeman (comme d'autres) n'ait pas essayé de réfléchir à ces problèmes. Cependant, la tendance (à l'intérieur du cadre herméneutique) à une textualisation croissante de l'action, de l'interaction, de l'expérience, de la personne et de la vie se retrouve dans les récentes approches cognitives du récit qui envahissent aujourd'hui la théorisation du récit littéraire<sup>27</sup>. L'espace qui m'est imparti ne me permet pas de m'étendre davantage sur ce point, mais la caractérisation de l'expérience et de la vie comme des textes intérieurement organisés, présentables sous une forme et avec un contenu narratifs, est exactement ce que d'autres contributeurs de ce volume<sup>28</sup> décrivent de façon critique sous le terme de « récit en tant que structure "cognitive" ou "psychologique"<sup>29</sup> ».

---

25. Voir M. Freeman, *Rewriting the Self: History, Memory, Narrative*, Londres, Routledge, 1993, p. 7.

26. Voir M. Bamberg, « Biographic-Narrative Research, Quo Vadis? », art. cit., pour une critique plus détaillée de ces hypothèses.

27. Pour un bilan critique, voir M. Bamberg, « Narrative Discourse and Identities », in Jan Christoph Meister (dir.), *Narratology beyond Literary Criticism: Mediality, Disciplinarity*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, « Narratologia », 2004, p. 213-237.

28. M. M. Gergen et K. J. Gergen, art. cit; Wolfgang Kraus, « The Narrative Negotiation of Identity and Belonging », in M. Bamberg (dir.), *op. cit.*, p. 123-132; John McLeod, « Narrative Thinking and the Emergence of Postpsychological Therapies », *ibid.*, p. 237-247.

29. Voir aussi, quoique dans des perspectives très différentes, Patrick C. Hogan, « Continuity and Change in Narrative Study: Observations on Componential and

## II. LA RÉFLEXION

Je ne peux qu'être d'accord avec Freeman sur l'utilité et le bénéfice qu'il peut y avoir à prendre du recul par rapport à l'immédiateté d'une situation et à adopter une position réflexive. Je suis d'accord aussi sur le fait que la réflexion fait partie de la vie, au même titre que les actions et les activités qui semblent moins voire non réflexives. Je suis encore une fois d'accord sur le constat suivant : les activités qui semblent basées sur la réflexion sont généralement plus valorisées que les autres, le plus souvent parce qu'elles donnent l'impression d'être plus rationnelles et plus matures. Cependant, les récits de vie ou d'expérience qui utilisent (ou mieux, qui exhibent) ce potentiel de réflexion ne constituent pas nécessairement de meilleurs récits et ne sont pas nécessairement plus proches de la vie ou de l'expérience réelles. Je soutiendrais également que *tout* récit, y compris les *small stories*, est réflexif. Je ne pense pas que la part accordée à la réflexion ou la qualité de celle-ci aient un impact sur la qualité du récit, ni qu'elles aient un rôle à jouer dans sa véracité ou sa vraisemblance<sup>30</sup>. Ce qui est en cause, selon moi, dans l'interrogation sur la valeur de la réflexion pour la narration et pour notre capacité à infléchir et à remanier nos identités n'est pas tant la réflexion opposée à la non-réflexion, mais le rôle que nous attribuons à la réflexion.

Pour dire les choses plus succinctement, qu'est-ce qui favorise la production de nouvelles interprétations? Celles-ci sont-elles basées sur des réflexions ou apparaissent-elles dans et par le discours? On pourrait également se demander : quel est le rôle du discours et de la conversation dans la réflexion – et en particulier dans le *processus* qui conduit à la réflexion (ou à plus de réflexion)? Là encore, je pense que Freeman et moi n'accordons pas du tout la même importance au discours et à l'interaction en tant qu'origines de notre appareil psychologique (cognitif) interne, incluant la réflexion. Mais je ne peux pas m'empêcher

---

Functional Analysis», *ibid.*, p. 81-90, et Crispin Sartwell, «Frankie, Johnny, Oprah and Me : The Limits of Narrative», *ibid.*, p. 185-193.

30. Paul Atkinson et Sara Delamont soutiennent que la vérité d'un récit « n'est pas une propriété qui doit être traitée comme un problème de qualité-contrôle de l'information. Au contraire, la véracité et la vraisemblance doivent être examinées sous l'angle de leur intrication avec les propriétés rhétoriques et les structures discursives des récits eux-mêmes » (« Rescuing Narrative from Qualitative Research », in M. Bamberg [dir.], *op. cit.*, p. 201).

de voir une analogie intime entre la conception de la personne en tant que texte et la personne réflexive en tant que système auto-organisateur et capable de réorganisation – si on lui donne l’occasion (par exemple, dans les entretiens biographiques) de creuser assez profondément dans son moi le plus profond en utilisant cet outil qu’est la réflexion monadique. Et je ne peux pas non plus m’empêcher de penser que, derrière cette promotion de l’auto-réflexion monadique, indépendante (par opposition au discours, dyadique, interdépendant) comme ayant le pouvoir changer nos vies, se cache le souhait profond d’y adjoindre et d’y faire fonctionner ensemble la volonté de cohérence et d’authenticité en tant que forces organisatrices.

À nouveau, qu’on ne se méprenne pas : je ne veux pas dire que des choses telles que le « monologue intérieur » (ou le « dialogue » intérieur – dans lequel le *je* et le *moi* communiquent l’un avec l’autre) n’existent pas ; je ne nie pas non plus l’existence de la « cognition ». Cependant, le fait de partir de l’hypothèse que le récit et l’interprétation de soi (et des autres) sont *basés* sur des constructions (psychologiques) internes revient, me semble-t-il, à sérieusement sous-estimer l’origine discursive-dialogique de notre intériorité.

En ce qui concerne l’*analyse* narrative, nous devons nous interroger : quel est l’objet que l’analyste étudie empiriquement – et qu’est-ce qui lui permet de le faire ? Si nous voulons maintenir l’idée que l’auto-réflexion narrative est le sujet de notre investigation, nous devons exposer clairement les conditions qui permettent que l’auto-réflexion devienne un objet de recherche, empiriquement identifiable<sup>31</sup>. Si nous faisons porter l’accent sur ce que les gens accomplissent – notamment en ce qui concerne l’expression et la revendication d’identités – dans leurs activités narratives, nous devons nous tourner vers les cadres théorique de l’analyse du discours tels qu’ils ont été mobilisés dans les quinze dernières années, l’analyse narrative ayant joué un rôle central dans ces développements.

---

31. Il me semble qu’on peut considérer la contribution de Nairán Ramírez-Esparza et James W. Pennebaker (« Do Good Stories Produce Good Health : Exploring Words, Language, and Culture », in M. Bamberg [dir.], *op. cit.*, p. 249-259) comme une tentative (stimulante) d’empiricisation de cette question. Cependant, jusqu’à nouvel ordre, seul un petit nombre de biographes semble prêt à suivre cette voie.

## III. LE POSITIONNEMENT

Dans mes travaux antérieurs, j'ai insisté sur le fait que l'analyse narrative s'intéresse moins aux narrateurs qui réfléchissent sur eux-mêmes ou qui cherchent à savoir qui ils sont (réellement) qu'aux narrateurs<sup>32</sup> qui s'engagent dans une activité de narration, c'est-à-dire dans une activité qui consiste à *rendre compte* : c'est le cas par exemple lorsque nous nous engageons à rendre compte d'actions passées dans une perspective particulière (morale) et dans un but particulier, contextuellement situé<sup>33</sup>.

Dans les circonstances (interactionnelles) dans lesquelles nous exposons notre conduite ou celle des autres, nos descriptions sont elles-mêmes des phénomènes dont on peut rendre compte, à travers lesquels nous montrons sans ambiguïté le caractère approprié (ou non) d'une action, sa correction (ou non), sa convenance (ou non), ses raisons (ou ses torts), son honnêteté (ou sa malhonnêteté), etc. Les descriptions, qui sont inévitablement incomplètes et sélectives, sont conçues dans des buts interactionnels spécifiques et locaux. Par conséquent, elles peuvent toujours et irrémédiablement être comprises comme ayant une dimension morale – comme fournissant une base pour évaluer la « vérité » ou la « fausseté » de tout ce qui est rapporté<sup>34</sup>.

C'est précisément cette sorte d'activité, avec ses enjeux et ses intérêts situationnels<sup>35</sup>, qui importe aux chercheurs dans le domaine de l'analyse de l'identité – et ce, comme l'écrit Wolfgang Kraus, simplement parce « les gens ne [...] choisissent pas leurs appartenances, ils doivent les négocier avec d'autres personnes et sont positionnés à l'intérieur de ces systèmes par d'autres personnes également<sup>36</sup> ». Pour poser le problème plus succinctement, quand nous étudions les récits, nous n'avons accès ni aux expériences passées des locuteurs, ni

---

32. Angl. *narrator, narrators*. Voir aussi *infra* (N.d.T.).

33. Je précise à nouveau qu'il est indifférent que l'action ou l'événement racontés se situent loin dans le temps ou aient un caractère plus immédiat.

34. Paul Drew, « Complaints about Transgressions and Misconducts », *Research and Social Interaction*, vol. 31, n° 3-4, 1998, p. 295.

35. Voir Jonathan Potter, *Representing Reality : Discourse, Rhetoric and Social Construction*, Londres, Sage, 1996.

36. W. Kraus, « The Narrative Negotiation of Identity and Belonging », in M. Bamberg (dir.), *op. cit.*, p. 130.

à leurs réflexions sur leurs expériences passées (ni non plus à la façon dont, à travers elles, ils s'approprient eux-mêmes réflexivement). Ce que nous étudions, ce sont des discours, lesquels ne révèlent pas immédiatement ou directement (ni même, peut-être, indirectement) l'organisation interne du moi du locuteur ou de la locutrice (si tant est qu'une telle chose existe). Cependant, dans et par le discours, les locuteurs établissent (i) ce sur quoi porte le discours (son propos/contenu) et simultanément (ii) une interaction sociale particulière, sous la forme de relations sociales particulières. Et dans l'entreprise qui consiste à relier le monde créé par le langage et le ici-et-maintenant de la situation interactive, les locuteurs se positionnent eux-mêmes vis-à-vis du monde extérieur et du monde social qui est ici et maintenant. C'est dans cette tentative pour relier le propos/contenu aux interactants sociaux, ou pour rendre le propos/contenu du discours pertinent pour l'interaction ici et maintenant, qu'une position, définie comme la position à partir de laquelle les deux « mondes » sont mis en relation, devient visible. Cette position est associée par les interlocuteurs (aussi bien que – au fil du temps et avec de l'entraînement – par le locuteur ou la locutrice eux-mêmes) au sentiment de « qui il est/qui elle est » ou au « sentiment de soi ».

Plus concrètement, du point de vue de ce que cela implique pour le déroulement de l'analyse, nous commençons notre analyse narrative en accordant une attention soutenue à la façon dont s'élabore le monde construit/représenté des personnages et des séquences d'événements. À ce stade, nous nous efforçons d'identifier les descriptions et les évaluations des personnages de l'histoire et d'analyser les coordonnées de temps et d'espace sous l'angle des relations qu'elles entretiennent avec les catégories sociales et leur potentiel d'action. De là, nous passons à une analyse attentive de la façon dont ces aspects référentiels et représentationnels de la construction de l'histoire sont distribués dans leur arrangement séquentiel entre les participants à l'interaction. L'hypothèse qui gouverne cette étape est que certaines descriptions et évaluations particulières sont choisies dans le but de rejeter ou d'atténuer les interprétations des autres interactants (présents). Descriptions et évaluations servent, de façon rhétorique, à transmettre la manière dont les locuteurs signalent à leur public comment ils veulent être compris.

En travaillant sur ces deux niveaux de positionnement (l'un relatif au contenu sur lequel le récit est censé porter, l'autre à la coordination

de l'interaction entre le locuteur ou la locutrice et son public), nous sommes mieux placés pour faire des hypothèses sur les positions idéologiques (ou les récits dominants) à l'intérieur desquelles les narrateurs positionnent leur identité, c'est-à-dire signalent une adhésion ou une opposition de manière à délimiter les segments qui peuvent susciter des objections. L'analyse du premier niveau doit conduire à une différenciation progressive de la façon dont les narrateurs élaborent des positions qui peuvent être soit complices des discours dominants, soit opposées à ces discours<sup>37</sup>. C'est alors que nous bouclons la boucle en montrant comment les narrateurs se positionnent eux-mêmes par rapport aux discours par lesquels ils sont positionnés. En d'autres termes, l'analyse des récits en interaction entendue de cette façon nous permet d'éviter les apories présentes dans deux théories du sujet antagonistes, la première dans laquelle le sujet est déterminé par des discours préexistants et des récits dominants, la seconde dans laquelle le sujet est le socle exclusif sur lequel les récits (et les identités) sont construits.

#### IV. REMARQUES CONCLUSIVES

La question de savoir si les *small stories* et les *big stories* peuvent arriver à coexister pacifiquement et à se compléter les unes les autres est une bonne question. Il y a un an, lors du sixième congrès du *Huddersfield Narrative and Memory Research Group*, j'étais globalement d'accord avec la façon dont Freeman répond à cette question dans sa contribution au présent volume<sup>38</sup>. Un an après, je suis plus sceptique. Je ne vois aucun espoir d'incorporer productivement la méthodologie des *big stories* dans la *small stories research*. L'inverse – peut-être. Cependant, les propositions récentes des biographes pour incorporer les procédures interprétatives micro-analytiques dans la *big story research*<sup>39</sup> – en tout

---

37. Dans un article récent, nous avons fait remarquer que les discours complices et les discours oppositionnels ne pouvaient pas toujours être séparés les uns des autres. Ils fluctuent souvent entre ces deux pôles; c'est un fait que nous trouvons extrêmement intéressant et pertinent pour les recherches dans le domaine de l'analyse de l'identité.

38. Voir M. Bamberg, « Biographic-Narrative Research, Quo Vadis? », art. cit., et M. Freeman, « Life "On Holiday" ? », art. cit.

39. Tom Wengraf, « Interviewing for Life Histories, Lived Situations and Experience : The Biographic-Narrative Interpretive Method (BNIM). A Short Guide to BNIM Interviewing and Practice. Version 6.1b – 20/01/06 », en ligne sur

cas, au point où nous en sommes – ne me semblent pas constituer une réponse satisfaisante. Elles donnent l'impression d'être purement additionnelles et sont présentées comme une façon de traiter certaines parties particulièrement intéressantes des données issues de l'entretien. Ce qui rend ces parties plus intéressantes que d'autres n'est pas justifié théoriquement, en particulier par rapport à un cadre théorique, dialogique ou discursif. La personne est considérée comme « indépendante », se construisant elle-même, dans une démarche d'orientation de sa mémoire vers le passé et d'engagement dans une activité cognitive de « réflexion ». Tel que l'entretien est théorisé dans la *big story research*, le public/l'interviewer n'est rien d'autre qu'une caisse de résonance, et les interviewés sont conçus comme se « parlant à eux-mêmes ».

Le nouveau tournant narratif devra mettre l'accent sur la façon dont le soi ou l'identité personnelle *se fait* dans les interactions – interactions dans lesquelles les locuteurs ont recours aux récits, mais non aux types de récits traditionnellement privilégiés, comme l'a bien montré Georgakopoulou<sup>40</sup>. D'autre part, la tradition narrative privilégiant le récit biographique en tant que moyen par excellence de se tourner vers le passé et de s'engager dans l'auto-réflexion – de réorganiser le passé, le moi, l'identité, la vie – c'est-à-dire, en tant que moyen privilégié dans le travail de construction de l'identité, devra abandonner sa position hégémonique. La recherche sur l'identité qui s'intéresse à ce qui *se fait* dans les interactions, c'est-à-dire à la façon dont les identités personnelles sont élaborées et gérées à travers l'usage des récits-en-interaction, constituera un point de départ plus productif dans le champ futur des recherches sur l'identité. J'ai l'espoir et la conviction que la *small story research* viendra s'intégrer dans les méthodes de la recherche biographique et nous aidera à repenser la recherche narrative, *en passant*<sup>41</sup>. Il est bon d'avoir des dimanches et des vacances<sup>42</sup>, mais le travail doit être fait et c'est à cela que sert le reste de la semaine.

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Patron*

---

le site de l'auteur : <ascy82@dsl.pipex.com> ; Wolfram Fisher et Martina Goblirsch, « Biographical Structuring : Narrating and Reconstructing the Self in Research and Professional Practice », in M. Bamberg (dir.), *op. cit.*, p. 37-46.

40. Art. cit.

41. En français dans le texte. L'expression est empruntée au jeu d'échecs (*N.d.T.*).

42. Allusion au titre de l'article de Freeman, « Life "On Holiday" ? », art. cit. (*N.d.T.*).